



# Grand comme le baobab

Jeremy Teicher / fiction / Sénégal – Etats-Unis / 2012 / 1h22 / VOSTF  
Titre original : *Tall as the Bobab Tree*

**Coumba et Debo sont sœurs, l'une vient de réussir ses examens tandis que l'autre est encore une enfant qui rêve de faire des études comme son aînée. Elles sont les premières de leur famille à avoir pu aller à l'école. Leur grand frère n'a pas eu cette chance, et lorsqu'il tombe d'un baobab et se blesse il n'y a plus personne pour garder les vaches. Le soigner coûte cher, le père décide alors de marier sa plus jeune fille, Debo, afin de récupérer l'argent de la dot. Coumba va tenter d'aider sa sœur à échapper à ce mariage forcé. Chacun réagira différemment à cette nouvelle : frère et sœurs, parents, amis, chef du village ou instituteur apportent leur grain de sel au fil de l'histoire.**



Diplômé avec mention du Dartmouth College où il étudiait le cinéma, le théâtre et la littérature, **Jérémy Teicher** a réalisé le documentaire *This is Us* en 2010, film nominé aux Student Academy Awards.

Soutenu, entre autres, par le Dartmouth College Dickey Center for International Understanding, la première a eu lieu à l'Ambassade américaine à Dakar. On lui doit aussi *Foursquare Day* (2011), programmé au Los Angeles International Children's Film Festival. Âgé de 23 ans, il signe en 2012 *Grand comme le baobab*, son premier long métrage de fiction.

## Point de vue

Jeremy Teicher n'avait que 19 ans lorsqu'il s'est rendu pour la première fois dans un village isolé du Sénégal. Il y a rencontré de nombreux villageois dont il a voulu comprendre la culture. Sans aucune expérience cinématographique, ils ont accepté de jouer dans sa première fiction. Le film s'inspire de faits réels provenant de sa recherche documentaire. *Grand comme le baobab* a été entièrement tourné dans le village de Sinthiou Mbadane au Sénégal, certains des comédiens jouant des rôles qui reflètent leur propre vie.

Le rôle de Coumba est interprété par Dior Ka, qui d'ailleurs a été la toute première de sa famille à aller à l'école, ouverte en 2000. Dior joue aux côtés de sa sœur Oumoul.

« *J'ai voulu capturer les émotions de ces deux mondes en*

À partir de **9** ans  
du CM1 à la 3<sup>e</sup>

Scénario :  
Jeremy Teicher  
et Alexi Pappas  
Directeur  
de la photographie :  
Chris Collins

Montage :  
Sofi Marshall

Avec :  
Alpha Dia,  
Cheikh Dia,  
Dior Da, Mboural Dia,  
Mouhamed Diallo,  
Oumul Ka

fiche réalisée par  
**Nadia Meflah**,  
formatrice et  
programmatrice  
du FIDEL, Festival  
Image de la Diversité  
et de l'Égalité

# Grand comme le baobab

*collision. Grand comme le Baobab reflète les tensions et les victoires silencieuses issues du changement » raconte Jeremy Teicher. « En ouvrant cette fenêtre intime sur la vie au village, mon souhait est que ce film puisse permettre aux gens de regarder au-delà des différences culturelles et faire preuve d'empathie avec les sentiments véhiculés tout au long de ce film, c'est-à-dire l'amour, l'espoir et le sacrifice ».*

Le récit suit au plus près le parcours de ces deux sœurs, dont l'une protège l'autre et apparemment depuis toujours. L'ouverture du film nous fait saisir cette intimité de vie, lorsque nous découvrons deux visages inclinés, l'un contre l'autre, chantant une comptine qui en appelle au courage. C'est un même corps qui s'exprime dans ces voix mêlées, dans ce contact juvénile, peau à peau, où l'amour se mêle au soin apporté à l'autre. La plus jeune coiffe la plus âgée, et leurs premières phrases indiquent déjà une tension, celle des résultats de l'examen scolaire (sonnerie d'école en hors champs sonore) et l'attente du père.

Quatre plans d'ensemble, insérés, présentent le lieu où le drame aura lieu : un ciel qui surplombe un coin de ville, un âne tirant une charrette vide dans une allée de terre sèche, une femme qui marche et un homme qui sort de chez lui, sa maison est fruste, comme ce coin de rue, du ciment dans un quartier pauvre où les pneus défoncés côtoient les grands palmiers.



Les parents sont présents dans les paroles des deux sœurs. La mère saura comprendre que sa fille aînée n'a pas pu coiffer comme il le faut sa petite sœur. Cette préoccupation du soin féminin atteste d'une vigilance maternelle. Les filles, même éloignées, sont tenues par leur éducation. En montage alterné, un homme de la campagne, entouré de vaches, élague un baobab et chute violemment au moment précis où la jeune fille, Coumba, parmi les autres élèves massés dans la cour d'école, exulte de joie à l'annonce de sa réussite. Écran noir, le titre du film apparaît. Le baobab, grand arbre enraciné dans la culture africaine, peut aussi blesser.

En cinq minutes, le jeune cinéaste américain a su saisir avec douceur ce qui sera la dramaturgie de son récit, inspiré de faits réels : le genre féminin préoccupé, travaillé par l'échéance, la famille, et pourtant entouré d'affection (le jeune garçon est désigné sans ambiguïté comme le chevalier servant, ce que la suite du récit confirmera) avec la menace d'un événement traumatisant.

La délicatesse du point de vue réside dans le fait que le cinéaste, jamais, ne juge. Au contraire, il choisit de nous faire découvrir ce que chacun porte en soi d'humanité et de résistance. Observatrice empathique, sa caméra s'approche lorsque la détresse, pudique, s'inscrit sur les visages silencieux. Le père est persuadé de faire ce qui est juste, au nom d'un héritage culturel et d'une stricte hiérarchie des sexes ségrégationniste. Fier de sa fille aînée diplômée, il reste pourtant sourd lorsqu'elle lui oppose son avis, choquée d'apprendre qu'il vendra sa sœur pour payer les soins médicaux de leur frère blessé.

Cette opposition mettra en action Coumba qui mène le récit en véritable héroïne refusant de céder. Par elle, nous découvrons combien la réalité du village est complexe. L'école est certes présente mais c'est un bâtiment vide d'élèves, seule Coumba y trouve refuge auprès de son ancien maître, un homme libéral mais impuissant. De même, au puits du village, elle retrouve, pour une scène empreinte de pudeur, les autres jeunes filles de son âge. Mineures, voire à peine pubères, certaines sont déjà mères ou bien divorcées. Malgré cet espace partagé, la fracture est déjà présente, Coumba est instruite, elle a été à la ville, pas elles qui n'ont pu échapper au mariage.

Tout comme Coumba qui prend conscience de sa différence, son jeune ami est lui aussi critiqué par ses anciens camarades du village. À quoi peuvent lui servir des études s'il ne sait pas utiliser ses mains, il ne sait même plus grimper à un baobab, un impensé pour ces jeunes hommes fiers de leur inculture et gardiens des traditions (« tu ne portes même pas le pantalon de nos ancêtres ! »).

Le cinéaste privilégie le plan d'ensemble et le découpage de ces scènes de la vie courante obéit à une règle simple : les personnages sont filmés dans la continuité de leur parole, sans plan de coupe pour respecter l'espace partagé.

Le frère aîné est ce corps malade, brisé par sa chute mais aussi par cette vie qui ne lui a pas non plus laissé la chance d'aller à l'école, et encore moins à la ville. Mutique, ne semblant pas vouloir s'engager dans le drame qui se joue sous ses yeux, sa petite sœur étant tout de même sacrifiée pour le soigner, il osera à la fin du récit prendre le parti de sa sœur aînée lorsqu'il réalisera que son courage et sa ténacité peuvent changer le sort implacable.

C'est autour du baobab que la famille se réunit pour partager le repas mais pas seulement, car c'est le temps de la parole et des décisions. Le plat commun est le moment de cette communauté d'échange, même si c'est le père qui règle et ordonne la parole. La tension se situe entre ce qu'il entreprend et ce que sa fille osera faire, entre deux lignes dramatiques, deux champs/contre-champs d'action que le récit suit avec fidélité : la famille au village qui accueille les prétendants, et Coumba qui agit dans le hors-champ, se cachant de ses parents pour trouver une solution. Cette dualité est aussi celle des personnages, pris en étau entre leurs aspirations et le poids d'une tradition archaïque qui certes les réunit, mais néanmoins les fige quand elle ne les brutalise pas... Sans laisser croire à une utopie, mais tout en donnant à espérer, le cinéaste invite le spectateur à méditer sur ce baobab, certes grand et immémorial, mais qui se casse et peut tuer...

# Grand comme le baobab

## Pistes pédagogiques

### Du féminin

Le récit met en scène différentes figures de la féminité : les deux sœurs, Debo l'enfant et Coumba la jeune fille qui sont à la fois complices, complémentaires et différentes, les jeunes filles du village et la mère, ménagère et épouse soumise.

#### La mère

« *Tout ce qu'on a c'est notre culture. Ne change pas ta culture. Comprends ta culture* ». Ces mots adressés par la mère à sa fille portent tout l'enjeu de ce récit. Il s'agit de comprendre. Comment définiriez-vous la mère ? Quelles relations entretient-elle avec son mari ? Comment comprendre que la mère, qui avoue avoir connu le même sort que sa fille, semble impuissante à agir ? Comment expliquez-vous le geste de Debo ?

#### Coumba

Pourquoi la sœur se dévoue-t-elle tant pour sa jeune sœur Debo ? Qu'est-ce l'instruction représente pour ces jeunes filles ? Que représente le mariage au sein de cette société ? Selon vous, que ne nous montre pas le cinéaste, mais que nous pouvons comprendre, des réalités du mariage, notamment lorsque Debo dit vouloir se tuer plutôt que se marier ?

### Du baobab

En quoi le baobab peut-il être considéré comme un personnage-clé du récit filmique ? Trouvez des métaphores sur cet arbre. Définissez la nature du baobab et l'usage qu'en font les différents personnages.

### Du masculin

Trois figures masculines ponctuent le récit : le père, figure centrale, le fils et le chef du village. Les hommes qui cherchent une très jeune épouse semblent être du même acabit que le père, c'est ce que suggère la mère lorsqu'elle avoue avoir été elle aussi mariée fort jeune... La sexualité qui violente la fille est ce hors-champ cruel, présent tout au long du récit.

#### Le père

Comment expliquez-vous que le père, malgré l'argent récolté par sa fille, ne renonce pourtant pas à marier sa jeune fille de onze ans ?  
Donnez une définition du machisme.

#### Le fils

Comment expliquez-vous que lors du repas, pris sous l'arbre, le fils aîné mente à son père ?

### Deux sites autour du film

<http://dorothyalexandre.com/wp-content/uploads/2012/08/Jeremy-Teicher-Grand-comme-le-baobab-24-08-2012.mp3>

Un entretien sonore avec le cinéaste paru lors du Festival des Films du Monde de Montréal

<http://www.grandcommelebaobab.com/>

Le site du film (en anglais)

### Quelques films sur la condition féminine en Afrique, entre émancipation et violences subies :

**La Petite Vendeuse de soleil** de Djibril Diop Mambety  
Dakar, une jeune fille touchée par le handicap, refuse de mendier et lutte pour gagner sa vie et sa dignité

#### **Moolaade** d'Ousmane Sembène

Dans un village sénégalais, Collé Ardo n'accepte pas que son unique fille soit excisée, ce rite de purification qu'elle juge barbare. La nouvelle se répand dans le pays, et quatre fillettes réclament à Collé Ardo le droit d'asile, le Moolaadé. Dans le village, les tenants de la tradition et de la modernité s'affrontent.

#### **Bintou** de Fanta Régina Nacro

Mère de trois enfants à Ouagadougou, Bintou, décide un jour, contre l'avis de son mari Abel, d'envoyer leur fille à l'école. Mais elle doit gagner de l'argent pour cela.

### Des sites d'associations d'aide contre les violences faites aux femmes

<http://www.federationgams.org/index.php>

La Fédération nationale GAMS est engagée dans la lutte contre toutes les formes de violences faites aux femmes et aux filles et plus particulièrement :

- les mutilations sexuelles féminines
- les mariages forcés et/ou précoces
- les autres pratiques traditionnelles néfastes à la santé des femmes et des filles

Au sujet des mariages forcés précoces : « *Le mariage forcé des filles de moins de 18 ans est aussi condamnable que l'Apartheid et doit être combattu avec la même vigueur* », a estimé mardi 6 novembre 2012 à Johannesburg l'ancien archevêque anglican sud-africain Desmond Tutu. Le prix Nobel de la Paix entend lutter contre les mariages forcés avec la même ardeur que pour l'Apartheid. « *C'est en fait empêcher des communautés entières de se développer comme elles le pourraient si les petites filles avaient la chance de rester plus longtemps à l'école* ». Environ dix millions d'enfants sont mariés chaque année de force dans le monde, selon les statistiques d'organisations de santé publique communiquées lors de la conférence de Johannesburg. Le Niger a le pourcentage le plus élevé de mariages précoces, avec 3/4 des filles contraintes de se marier avant 18 ans, selon ces mêmes sources. Si cette pratique n'est pas rapidement abolie partout, selon Desmond Tutu, « *le monde ne pourra jamais atteindre les Objectifs du millénaire pour le développement fixés par l'ONU pour 2015, avec le but de faire reculer la pauvreté, la famine et de donner à tous un accès à la santé et à l'éducation* ».

<http://www.ldh-france.org/IMG/pdf/mariages-forces-dites-non.pdf>

Une étude sur le mariage forcé en France, par la **Ligue des Droits de l'Homme**